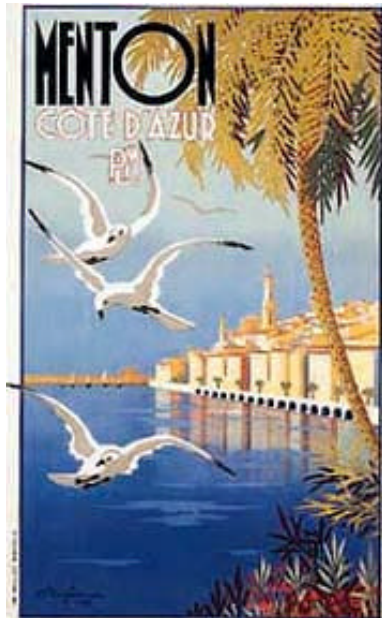


Paresse

C'était une de ces chaudes journées de fin de saison. Le soleil déclinait lentement et Anna paressait sur la terrasse. Un roman, à demi ouvert, gisait sur le sol, comme abandonné. Aucune importance : il était vraiment mauvais.

Elle regrettait un peu de l'avoir acheté. Combien de fois devrait-elle se répéter de ne surtout pas écouter les conseils de Miche en matière de lecture, ou d'autre chose d'ailleurs.



Pauvre Miche : c'était affreux d'être à ce point dépourvue de goût, elle qui avait un mari si épatant.

Anna aimait beaucoup le «beau» Georges. C'était sans doute ce qui rendait Miche plus supportable. Georges rendait la vie plaisante, inventant sans cesse de nouveaux jeux. Avec lui, Anna se sentait belle, insouciante et irrésistible.

Même les bouderies de Miche ne parvenaient pas à l'atteindre. Tant pis si elle était jalouse, c'était son problème. De toute façon, c'était injuste qu'elle ait épousé Georges.

Une heure passée en leur compagnie suffisait pour comprendre qu'ils n'avaient rien en commun. Le plus triste des mariages : celui des convenances. Georges avait un très beau nom. Miche, l'argent qui allait de pair.

Georges Andréard de Sigercy. Anna adorait Sigercy même si Georges l'entretenait avec paresse. Si on l'avait laissée faire, Anna aurait fait des merveilles : une de ces propriétés de magazines chics.

Elle aurait commencé par faire le grand nettoyage. Elle n'avait jamais craint de tremper ses genoux dans l'eau savonneuse. De plus, elle était sûre de Georgie « Dgiordgy » aurait trouvé l'expérience exotique et l'aurait suivie pour un temps.

Miche, une fois de plus se serait montrée méprisante, comme à chaque fois qu'elle n'avait pas

l'initiative, mais peu important, Anna savait très bien s'en moquer même si elle n'oserait jamais la remettre en place « frontalement ». Anna avait les conflits en horreur. Et puis, elle devait bien reconnaître qu'elle avait besoin des accointances de Miche.

C'est par son intermédiaire qu'elle avait fait récemment la connaissance de la très piquante et mordante Prisca Del Bronte que Louis n'avait pas l'air d'apprécier plus que cela. Sans doute était-elle un peu trop libérée et donnait-elle un peu trop exagérément son avis sur tout et surtout n'importe quoi.

La semaine dernière, toutes deux avait pris l'automobile et étaient aller voir une affreuse exposition de peinture avant-gardiste. Elles avaient ri comme deux folles, à tel point même qu'un gardien – sans doute un de ces paysans à peine sorti de sa campagne – avait menacé de les mettre dehors.

Elles avaient ensuite pris un drink au bord de la plage ensoleillée. Le vent soufflait certes un peu fort mais c'était très agréable. Des hommes, seuls, ne cessaient de les dévisager en passant. Les vieux notamment. Ils avaient l'air choqués. D'autres cherchaient visiblement l'aventure mais aucun n'était assez beau pour les tenter. C'étaient sans doute des pêcheurs désœuvrés.

A un moment, lassée par ce manège, Prisca avait donné le signal du départ. Elle avait conduit très vite sur la route du retour, comme si elle cherchait à fuir. Elle n'avait

guère desserré les dents, et avait klaxonné beaucoup en fumant nerveusement. Elles avaient promis de se revoir et de faire les « méchantes ».

Anna mit un châle de dentelles sur ces épaules : un cadeau de Georgie. C'était si bon de ne rien faire. Dans un moment, Louis viendrait la rejoindre, la cigarette au bec, l'air pas totalement satisfait de lui même. Il pesterait sur le manque de temps.

Elle, douce et attentionnée lui ferait un cocktail : une recette du tonnerre, trouvée dans un magazine. Louis était un cobaye extra dans ce domaine.

Ensuite, ils s'habilleraient et iraient dîner en ville, dans un obscur restaurant de quartier. Pour cet exercice, il ne fallait pas être trop chic, pour ne pas dénoter.

Elle avait acquis pour cette occasion, un vilain tailleur râpé, datant de deux ou trois saisons. La coupe était pas mal mais la couleur vraiment atroce : vert canard.

Dans une brocante à trois sous, elle avait dégoté un minuscule bibi en paille qui amusait beaucoup Louis. Un jour, il l'avait peinte ainsi accoutrée. La toile avait eu un certain succès et s'était bien vendue.

Lui, porterait un costume un peu juste qu'il ne pouvait plus fermer depuis quelques semaines. Il mettrait une chemise râpée au col.

S'ils jouaient bien leur partie, le patron leur consentirait une ristourne sur le prix du repas et la soirée serait réussie. Ensuite ils iraient danser ou mieux, se

promener pieds nus dans le sable, au bord de la plage. Elle, laisserait la mer lui lécher doucement les doigts de pieds.

Puis Louis, fatigué mais apaisé, demanderait à rentrer. Il s'endormirait, paisible et elle retrouverait un fugace instant le petit garçon qu'il avait été.

Elle, irait éteindre dans l'atelier, s'attarderait sur le travail du jour, chercherait une fois de plus à déceler les crises futures. Si elle ne trouvait rien, elle irait se coucher à son tour.

Bientôt ils allaient regagner Paris et son atmosphère tourbillonnante. Anna n'arrivait jamais à définir si elle en était heureuse.

Paris, c'était les commandes, les sorties, les dîners. Les multiples brouilles quotidiennes à gérer.

Une fois rentrée, elle ne cesserait de se languir de sa chaise longue ; de ces instants à elle, calmes. Louis redeviendrait irritable et anxieux.

Elle irait voir les nouvelles collections, commanderait de nouveaux vêtements pour Louis. Les vacances lui avaient fait prendre un peu d'embonpoint. Il était plus charmant ainsi, presque beau. Son regard paraissait sensiblement moins dur, moins acéré, moins en alerte.

Naturellement, elle devrait rapidement trouver une autre femme de chambre. Avant de venir, elle avait décidé une fois pour toute de ne pas retenir Maguelone Chalenson qui était trop gourde à son goût et surtout, un peu trop jolie.

Un jeune chat un peu miteux vint soudain quémander des caresses. Il était apparu au début de l'été, aussi maigre et efflanqué que Louis. Ils avaient eu pitié de la pauvre bête, Louis surtout. Maintenant, il parlait de le prendre à Paris. C'est vrai qu'il était gentil.

Les yeux étaient d'un très beau vert. Louis l'avait croqué en deux minutes et avaient acheté un panier en osier au marché que le chat avait adopté sans tarder. Il l'avait baptisé en le griffant un peu partout. Louis en avait ri, ce qui était le meilleur des signes.

Demain, Miche viendrait déjeuner – pour une fois sans Georges. Louis avait à faire en ville – un rendez-vous chez son agent auquel elle aurait bien aimé aller. Anna aimait bien Monsieur Dunoyer. C'est lui qui avait remis Louis au travail après sa terrible dépression.

Il avait su non seulement lui redonner le goût de peindre mais lui faire franchir une étape supplémentaire.

Anna adorait son nouveau style plus « positif », plus vivant. Elle ne se lassait jamais de regarder ses dernières toiles : les jaunes, les rouges et les bleus. Il avait peint quelques très belles marines.

Elle espérait que demain, Dunoyer, en aurait vendu quelques unes. Ce serait bon pour le relancer définitivement.

Elle avait été très triste qu'il se sépare de la « Dame Bleue », tableau qu'elle aimait par dessus tout. Surtout, qu'il n'avait aucun besoin d'argent. Son père lui en avait

laissé suffisamment pour qu'il puisse vivre sa passion sans limites.

Contrairement à son temps, Monsieur Desmarel avait encouragé l'inclination naturelle de son unique rejeton. Sans doute parce qu'il l'avait eu très tard, à plus de cinquante-cinq ans. Il avait été charmé par le bambin toujours rieur aux yeux si incroyablement bleus...

Décidément, elle aimait cette villa, un peu en retrait dans les terres. Louis devait l'acheter même pour une somme astronomique.

Les Dickinson songeaient – ils le l'avaient pas caché, à trouver un autre lieu de villégiature, moins retiré et un peu plus grand. De plus, ils étaient assez pressés. Ils devaient rentrer à Londres mi-septembre et eux, Anna et Louis se devaient d'avoir un pied à terre ici.

Louis avait étouffé à Paris, la saison dernière, faisant à nouveau craindre pour sa santé. Elle lui en parlerait ce soir, c'était décidé.

Sept heures sonnaient au clocher d'une église – elle n'avait jamais pu déterminer laquelle. Le timbre de la cloche était beau. Célestine – la femme de charge à l'accent impayable louée pour l'été – disait que c'était la cloche d'une petite chapelle sur l'autre versant de la colline.

C'était certainement vrai car certains soirs, à cause du vent, elle ne l'entendait pas. Louis avait promis d'aller la visiter avant de partir. Peut-être y trouverait-il une Vierge qui l'inspirerait.

Jasmin, le chat – Louis l’avait baptisé ainsi – annonça la fin de la trêve paisible en se levant d’un bond. Anna avait toujours admiré la souplesse des chats mais dans ce domaine, Jasmin surpassait bon nombre de ses congénères. Il devait avoir faim. Anna plongea avec délice une main dans la fourrure soyeuse. L’air embaumait le pin et l’iode. La sensation de douce torpeur n’arrivait pas à la déserrer tout à fait.

Louis avait un peu de retard. Anna ramassa le livre abandonné et le ferma d’un coup sec, sans même mettre de marque-page. C’était totalement inutile : elle ne l’ouvrirait plus jamais.

